

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.
ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.
Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 28 septembre 1889.
N° 39
BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.
ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.
Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



AUDITIONS DU PHONOGRAPHE A LA GALERIE DES MACHINES.

L'EXPOSITION SAHARIENNE

Eh ! oui, le Sahara lui-même expose. Et il a des choses intéressantes à nous révéler.

Avec ce goût de la précision qui est comme le caractère de l'Exposition de 1889, on a réuni au Palais algérien de l'Esplanade des Invalides tout ce qu'il faut pour vous faire faire un voyage au désert en quelques minutes. Voyez d'abord derrière le palais un appareil à faire les puits artésiens, dont la haute chèvre attirera de loin vos regards. Cette charpente en fer est faite de morceaux taillés de façon à ne pas excéder la charge d'un chameau. Vous devinez la raison de cette précaution ; voyez ensuite, accolé au palais, le petit pavillon dans lequel la Compagnie de l'Oued-Rirh a dressé un pittoresque tableau de ses explorations. Voyez enfin, dans la section de la province de Constantine, l'étalage non moins curieusement présenté, où la Société de Batna et du Sud-Algérien en a fait autant pour les siennes. Et si vous avez regardé attentivement, vous serez bien près d'en savoir autant que si, passant la Méditerranée, et le Tell, et les hauts plateaux algériens, vous aviez passé à travers les sables jusqu'à Touggourt.

Des photographies vous auront montré l'aspect du pays, les terres calcinées et nues sur lesquelles les palmiers se découpent comme des plantes de métal. Le noir des ombres, pareilles à des plaques d'encre, vous aura donné l'idée d'un dur soleil qui aveugle. Des coupes géologiques représentées au naturel par des échantillons des terrains vous auront fait connaître le sol à travers lequel nos sondages vont chercher l'eau souterraine ; vous aurez eu sous les yeux des échantillons des poissons qui vivent dans ces eaux, des échantillons de toutes les récoltes que ces mêmes eaux font pousser quand elles arrosent le sol, des échantillons de toutes les espèces de dattes et de toutes les parties utilisables du palmier ; des cartes et même un plan en relief où M. Rolland vous aura appris comment on crée une oasis de toutes pièces sur un emplacement où auparavant il ne poussait pas un brin d'herbe.

Et la signification de tout ceci ? C'est que depuis l'Exposition de 1878, des entreprises de colonisation française se sont fondées dans le Sahara. Le fait est neuf et prête à des prévisions qui font rêver.

Les oasis de l'Oued-Rirh, où se tentent ces essais, sont situées à cinq cents kilomètres environ de la côte, dans le sud de la province de Constantine. Elles s'égrè-

nent en chapelet dans le fond d'une large vallée où devrait couler un fleuve qui vient du massif central du Sahara. Ce fleuve est parfaitement sec à la surface, mais sous le sable git une nappe souterraine abondante. C'était jadis pour les indigènes un travail très pénible que de forer des puits pour atteindre cette nappe, si pénible qu'au moment où nous avons occupé cette région la corporation des puisatiers ne se recrutait plus qu'avec peine et que l'Oued-Rirh était en pleine décadence. Nous lui avons rendu la prospérité en y substituant le forage à la machine au forage à la pioche et le tubage en fer au grossier tubage en bois des indigènes. Depuis trente ans, les ateliers de sondage français ont creusé 114 puits, et pendant cette période tout a doublé : le volume de l'eau disponible pour l'arrosage, le nombre des palmiers et le chiffre de la population, qui est aujourd'hui de 13,000 habitants.

Que nous forions des puits artésiens dans le désert, rien n'est plus connu, puisque voilà plus de trente ans que nous avons commencé. Le nom de M. Jus, qui a dirigé pendant très longtemps l'atelier de forage, n'est ignoré d'aucune des personnes qui ont visité l'Algérie, et l'on a souvent décrit l'étonnement joyeux des indigènes à la vue des sources grosses comme des ruisseaux que nous faisons jaillir en quelques mois. Ce qui est nouveau, c'est que la culture du palmier ait séduit des Français, qui substituent aux routines indigènes l'esprit méthodique et novateur des races européennes ; c'est surtout que l'on ne se contente plus de restaurer et d'élargir les oasis anciennes, mais que l'on en crée de nouvelles en des endroits de toute éternité stériles.

Voici un coin de la plaine saharienne de la nudité la plus désolée ; on suppose qu'il est situé au-dessus de la nappe artésienne. On y amène un instrument pareil à celui que vous avez vu derrière le palais, on creuse, on creuse jusqu'à ce que la nappe soit atteinte : alors l'eau jaillit et aussitôt ce coin désolé se couvre de verdure. C'est une vraie conquête sur le néant, et, si jamais le mot *création* est à sa place, c'est bien ici. De ce qui n'était rien, une terre aussi inutile que les surfaces gelées du pôle, on fait un champ capable de nourrir des hommes.

Les premiers colons français de l'Oued-Rirh sont, pour la plupart, des explorateurs. Il fallait des esprits aventureux pour cette hardiesse lointaine. Après avoir rôdé quelque temps sur la lisière de ce dangereux Sahara central où beaucoup d'Européens sont déjà entrés, mais d'où aucun n'est encore revenu vivant, ils s'y sont fixés comme pour rester en face

du mystère qui les avait attirés tout d'abord.

Nos deux sociétés de géographie parisiennes ont, du reste, toujours considéré leur œuvre comme étant d'intérêt général et ont décerné des récompenses à plusieurs d'entre eux. Les premiers ont été MM. Fau et Foureau, qui ont commencé à acquérir des palmiers en 1879 et qui ont créé en 1881 l'oasis nouvelle de Chriah-Saïah. M. Foureau vient de publier une grande et très complète carte de la partie du désert comprise entre le M'zab et In-Salah, région à la connaissance de laquelle ses propres itinéraires ont très honorablement contribué. Puis sont venus après eux, M. de Courcival, ancien officier de l'armée d'Afrique, que les hasards de la vie militaire avaient conduit dans l'Oued-Rirh, et M. Rolland, un jeune ingénieur des mines, amené au désert par l'expédition de M. Choisy à El-Goléah dont il était membre. M. Rolland, par une série de publications et de conférences, a tout particulièrement contribué à attirer l'attention publique sur ces curieuses entreprises.

D'autres Français ont encore imité ces exemples. Finalement, toutes ces tentatives isolées se sont groupées et fondues dans les deux compagnies dont je citais les noms en commençant.

Elles sont à peu près d'égale importance, l'une et l'autre disposant à l'heure actuelle d'environ 60,000 palmiers. La Compagnie de l'Oued-Rirh possède en propre un atelier de forage avec lequel, jusqu'ici, elle en a exécuté treize. La Société de Batna et du Sud-Algérien s'adresse à l'atelier de sondage militaire, dont elle paye les services suivant le tarif établi pour les indigènes. Elle a fait creuser huit puits nouveaux ; elle a créé les trois oasis nouvelles d'Omir, de Sidi-Yahia et d'Ayata et elle s'est distinguée par le nombre extraordinaire de palmiers qu'elle aura fait planter : plus de 50,000.

Sans un peu d'illusion, la volonté n'aurait point de ressort et l'on n'entreprendrait rien. En matière coloniale, notamment, on espère toujours recommencer la Californie. L'expérience fournit maintenant sur les rendements de la culture du palmier des données certaines qui ne sont pas exactement celles sur lesquelles on tablait à l'origine. Il ne faudra point chercher dans cette culture des chances d'enrichissement subit, mais il semble qu'elle doive être assez rémunératrice pour compenser, et l'éloignement, et les conditions particulières du climat. Elle paye, comme disent les Américains, et cela ouvre au Sahara des perspectives d'avenir sur lesquelles j'insisterai tout à l'heure.

Les frais de première installation sont lourds. Il faut acheter le terrain aux indi-

gènes, car l'État n'a point de concessions gratuites à donner dans cette région, creuser des puits jaillissants qui lui donneront la vie, établir des drains pour l'évacuation des eaux d'arrosage qui compromettent l'existence des palmiers en crouissant sous leurs racines, planter les palmiers, tracer les rigoles de distribution qui amèneront l'eau à chaque pied, bâtir un bordj où on logera le personnel et où les dattes achèveront de mûrir dans des magasins spéciaux.

Nos premiers colons croyaient que le palmier commence à produire vers la sixième année. Il donne, en effet, des fruits, mais ces fruits sont trop petits pour être livrés au commerce. Il n'est vraiment en plein rapport que vers dix ou douze ans.

Une plantation de palmiers est donc essentiellement une entreprise de longue haleine et qui exige des capitaux considérables.

Seulement, une fois ces dépenses faites et cette période improductive passée, le palmier fournit pendant cinquante ou soixante ans, presque sans frais nouveaux, des récoltes d'une régularité assurée, car il n'est sujet à aucune maladie. Les soins qu'il exige sont peu coûteux. Comme il est dioïque, c'est-à-dire comme les fleurs mâles ne poussent pas sur les mêmes pieds que les fleurs femelles, il faut avoir recours à la fécondation artificielle. Au mois d'avril, des ouvriers grimpent aux arbres et secouent le pollen des fleurs mâles sur les fleurs femelles. Vers novembre on cueille les dattes. Tout le long de l'année, on arrose. Et c'est à peu près tout le travail qu'exige le palmier.

Nos colons ne sont point d'accord encore sur le produit net annuel d'un pied de palmier en plein rapport. Au début, on espérait qu'il serait de 10 francs. Il a fallu en rabattre. Aujourd'hui les uns l'estiment en moyenne à 5 francs, et les autres à 3 fr. 50 seulement. En pareil cas, c'est à l'évaluation la plus modérée qu'il convient de se tenir. Le nombre des palmiers étant de 200 à l'hectare, le revenu net d'un hectare d'oasis en plein rapport serait donc de 700 francs par an.

A l'ombre des palmiers se pratiquent des cultures diverses qui relèvent du jardinage plutôt que de l'agriculture. Aucune d'elles jusqu'ici n'a paru propre à une exploitation industrielle. La datte est l'unique objet d'exportation du désert.

Si l'on veut se donner l'innocent plaisir de présager l'avenir réservé à la culture du palmier par les Européens, on s'aperçoit qu'il y a dans le problème deux inconnues à résoudre.

Une augmentation dans la production des dattes serait-elle soutenue par une

augmentation dans la consommation? — Trouvera-t-on dans le Sahara beaucoup de terrains propres à la création de nouvelles oasis?

Pour la première question, la réponse n'est pas douteuse. La consommation croît plus rapidement que la production : on s'en aperçoit au mouvement ascendant des prix dans les oasis. La datte est une nouvelle venue sur la table du monde civilisé, et dans certains pays, en Italie et en Amérique surtout, elle commence à prendre très régulièrement place parmi les desserts ordinaires. En France, nous en semblons prendre le goût moins vite, bien que le principal marché de ce fruit soit Marseille, où le port de Philippeville en expédie à lui seul, dès maintenant, 1,600,000 kilos par an.

Pour la seconde question, la réponse ne paraît pas douteuse non plus. Déjà, autour d'Ouargla, on s'est mis à imiter ce qui a été fait dans l'Oued-Rirh. Une douzaine de puits jaillissants ont été creusés sous la direction d'un de nos officiers, M. Lechâtelier. Nul doute que ces exemples ne puissent être suivis sur un grand nombre de points du Sahara. A Temassariou, minuscule oasis en pays touareg, visitée par Louis Say et par la première expédition Flatters, il existe actuellement un puits artésien, indice d'une nappe artésienne dont nos sondages ramèneraient l'eau sur le sol.

Dans la fameuse commission du Transsaharien où se sont agités tant de rêves chimériques, des orateurs parlaient constamment de créer des lignes d'oasis continues de l'Algérie au Soudan, et l'on montrait des caravanes, en proie aujourd'hui à la soif dans les étendues stériles du désert, voyageant désormais à l'ombre des palmiers. En présence de ce que nos compatriotes accomplissent dans l'Oued-Rirh, on se prend à douter maintenant que ces rêves soient tout à fait des chimères. A considérer le projet à notre point de vue pratique, le Sahara est une erreur du Créateur; quel miracle de l'industrie humaine si elle corrigeait cette erreur, ne fût-ce que partiellement! Et voyez comme les plus grandes choses peuvent tenir à de petites causes : il suffira peut-être pour cela que le dessert de dattes devienne à la mode. On mangera beaucoup de dattes; pour manger beaucoup de dattes, on plantera beaucoup de palmiers; pour planter beaucoup de palmiers, on recherchera tous les terrains où ils peuvent croître, et le Sahara deviendra verdoyant.

Nous ne verrons pas cette transformation; mais, si jamais elle s'opère, vous aurez, du moins, pu en voir le point de départ à l'Exposition de 1889.

PAUL BOURDE.

LES AUDITIONS DU PHONOGRAPHE

DANS LA GALERIE DES MACHINES

Une des grandes attractions de la Galerie des Machines est l'exposition de M. Edison, qui occupe deux pavillons entiers, l'un consacré à l'éclairage électrique, l'autre au phonographe, devenu un instrument pratique.

Sur une table sont déposés, avec le phonographe, des manchons de cire très mince, pouvant enregistrer chacun plus de mille mots et les reproduire avec une grande puissance et une grande netteté, — et des appareils transmetteurs composés d'un tube en caoutchouc se divisant à son extrémité en deux branches munies d'ampoules de verre, que l'auditeur introduit dans ses oreilles. Des groupes de visiteurs sont assis autour de la table; d'autres groupes, debout entre des barrières, attendent leur tour, pour aller entendre le phonographe s'exprimer dans tous les dialectes connus.

Lorsqu'on veut parler dans le phonographe, on revêt d'un manchon de cire — et non plus d'étain — le cylindre métallique qui glisse sur une rainure graduée; on fixe un petit cornet acoustique sur le diaphragme, membrane de métal très peu épaisse, mise en mouvement par un mécanisme très simple qu'actionne une pile électrique. On met l'appareil en action; le manchon tourne rapidement; la membrane, impressionnée par les sons, vibre, et l'aiguille dont elle est munie à sa partie inférieure trace sur la cire des séries de points et de traits imperceptibles.

Quand, au contraire, on désire recueillir les sons émis à distance par plusieurs personnes, des chanteurs ou des instrumentistes, on emploie non plus un cornet acoustique, mais un entonnoir proportionné à la masse de sons à emmagasiner, et le tube en caoutchouc dont nous avons parlé sert de transmetteur entre le phonographe et l'auditeur.

On place sur le cylindre métallique un des manchons de cire qui ont enregistré les sons: l'appareil est mis en mouvement, et l'aiguille, repassant dans les trous et les traits tracés sur le manchon au fur et à mesure de la réception des sons, les transmet au diaphragme, qui les répercute : c'est l'opération inverse de la précédente, et l'appareil répète « le phonogramme » autant de fois qu'on le désire.

Grâce aux perfectionnements apportés par Edison, ce jouet de la veille est devenu un véritable appareil commercial.

Le phonographe reproduit aujourd'hui fidèlement la voix humaine, prononce nettement les diphtongues les plus difficiles, répète tous les bruits, même la musique d'un orchestre. On peut transmettre sa voix par la poste, au moyen du phonogramme.

Nous avons entendu, à l'Exposition, des romances chantées plusieurs semaines auparavant dans l'atelier de l'illustre inventeur, et la voix de la cantatrice, ainsi emmagasinée pendant un mois, n'avait rien perdu de sa fraîcheur et de son émotion communicative.

Cet instrument merveilleux parle ainsi toutes les langues. Le prince Taïeb-bey lui a adressé la parole en arabe, et Mistral en provençal : le phonographe a répété leur conversation avec toutes les inflexions de voix et l'accent de chacun de ses interlocuteurs. M. Edison, regrettant qu'on ne pût se faire une idée de la voix et des intonations de nos hommes célèbres, orateurs, savants ou musiciens, a eu l'idée de con-



LE REPAS DES SOLDATS COLONIAUX A L'ESPLANADE DES INVALIDES. (Croquis d'après nature, par Mars.)

1. Chacun son tour. — 2. « Bon appétit, messieurs! » — 3. Difficiles à convaincre. — 4. Les Indes fraternisant avec Madagascar. — 5. Le thé, doux souvenir de la patrie absente! — 6. Travaillant comme un négre. — 7. Le grand cru préféré de ces messieurs!



BEAUX-ARTS. — UN ACCIDENT, tableau de M. Dagnan-Bouveret.

Ayuntamiento de Madrid

server des phonogrammes, qui auraient recueilli leurs discours ou leurs chants pour les générations futures. L'Institut va s'occuper sans retard d'aménager une sorte de bibliothèque, dans laquelle seront déposés des manchons destinés à enregistrer la voix de ses membres : ce ne sera pas un des moindres prodiges de l'avenir que celui de faire parler les morts.

V.-F. M.

LE PAVILLON DE L'URUGUAY

L'inauguration du Palais de l'Uruguay, par M. le Président de la République, a clos la série des fêtes inauguratives du Champ de Mars. L'Uruguay a tenu à donner à son Exposition un cadre digne de son importance. Cette République a édifié derrière le Palais des Arts libéraux un splendide pavillon aménagé avec le goût le meilleur et une certaine coquetterie. Les produits qui y sont exposés consistent en laines, bois, peaux, cuirs, plantes médicinales, mais surtout en viandes sous toutes formes, salées ou conservées.

C'est la caractéristique de cette Exposition : en effet, la principale industrie de l'Uruguay est l'élevage des bestiaux.

Dans les énormes étendues de ce pays paissent d'innombrables troupeaux de bœufs dont l'Europe ne pouvait tirer aucun profit avant que l'illustre chimiste baron J.-V. Liebig n'eût trouvé le moyen pratique de fabriquer un extrait de viande et d'utiliser sous une forme très concentrée les sucs de viande des bœufs de l'Uruguay : c'est un grand service rendu à l'humanité !

L'extrait de viande Liebig se conserve indéfiniment sous tous les climats, ce qui est une qualité précieuse de ce produit.

Nos lecteurs savent, par le long article que nous avons consacré déjà à la Compagnie Liebig, les soins minutieux avec lesquels il est préparé à Fray Bentos, dans l'Uruguay. C'est ainsi que nous retrouvons la Compagnie Liebig dans le pavillon de ce pays, parce que c'est à Fray Bentos que se trouvent ses usines pour la fabrication du fameux extrait.

Cette exposition, fort bien organisée, occupe une place principale sous le grand Dôme au centre du vaste hall. Elle attire la foule et particulièrement les femmes qui, en bonnes ménagères, apprécient, comme il convient, les précieuses ressources que l'emploi de l'Extrait de viande Liebig offre pour obtenir une cuisine excellente et fortifiante. Cet extrait sert, en effet, à préparer et à améliorer les potages, les sauces, les coulis, les ragouts, les légumes, sans avoir à consommer cet insipide bouilli indigeste et peu nourrissant.

Le premier étage du Pavillon de l'Uruguay est occupé par le Pérou et par la République de Colombie. L'Exposition de la Colombie est particulièrement intéressante. Nous y avons remarqué des poteries, des collections d'oiseaux et de plumes et surtout les tableaux d'un peintre bolivien d'un réel talent, M^{lle} Urbana Samaran.

L'Exposition du Pérou est remarquable par les produits de son sol : le café, le cacao, le quinquina, la gomme et le coca, si connu maintenant en Europe par ses qualités fortifiantes et fébrifuges.

Nous recommandons vivement la visite du très curieux Pavillon de l'Uruguay.

J. U.

LES PAYS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION

LA SERBIE

La Serbie est le premier État monarchique de l'Europe qui ait accepté sans hésiter l'invitation du gouvernement français à prendre officiellement part à l'Exposition Universelle de 1889.

On nomma aussitôt, à Belgrade, une commission de 25 membres chargée de réunir les éléments nécessaires à l'œuvre qu'on allait entreprendre.

La direction et la présidence de cette commission furent confiées à M. Jefrem P. Goudovitch, ancien ministre du Commerce, de l'Agriculture et des Travaux publics. Et bientôt fut organisée, prête à être offerte aux regards de l'univers entier, une très intéressante représentation des produits nationaux.

Pourtant, la tâche était difficile ; mais, outre l'activité et la valeur de ses membres, la commission avait vu mettre à sa disposition, par le gouvernement serbe, un crédit relativement considérable, 200,000 francs.

Pour faciliter les rapports avec la France, on avait confié les fonctions de commissaire délégué à Paris à M. Armand Gibert, le consul général de Serbie.

La Serbie était prête avant le 6 mai, jour de l'inauguration.

L'Exposition serbe a, du côté de l'avenue de Suffren, une façade monumentale qui est l'une des plus réussies parmi celles des nations étrangères. Elle est composée de mosaïque émaillée entourée de champs de marbre. Son style, très caractéristique, est du serbo-byzantin le plus pur. Le dessin en est dû à M. Laborride, architecte de la section. Intérieurement, l'Exposition est décorée et aménagée avec beaucoup de goût, et les charmantes poteries qui couronnent les vitrines du pourtour sont bien en évidence, se détachent parfaitement, sur le fond rouge éclatant des tapisseries de Pirot dont les murs sont tendus.

La Serbie dispose, dans le Palais central, en bordure sur le vestibule Suffren, d'un emplacement de 432 mètres carrés. Cet espace est restreint, trop petit, et c'est avec peine, malgré tout l'art possible, qu'on est parvenu à y disposer les nombreux objets de toute sorte qui constituent l'Exposition serbe.

Nous l'avons dit, les éléments de ce concours sont intéressants et très divers.

On y trouve, en effet : une collection de marbres remarquables de nuances tendres, et quelques échantillons de marbre blanc pailleté de mica ; une série de bois du pays, puis un ingénieux appareil dont la construction est due à M. Vittorovitch, et qui s'applique à l'égrappage du raisin destiné à la cuve. On voit encore des céréales, blé, orge, avoine, de très belle qualité, des légumes secs, des pruneaux (dont l'exportation annuelle se chiffre à 15 millions de francs) ; des vins rouges et blancs, de la bière de Belgrade.

On voit enfin des draps de belle qualité, des dentelles d'une finesse vraiment remarquable, des vêtements nationaux brodés de soie et de fils d'or ou d'argent ; une série d'objets usuels ; une collection considérable et fort complète d'échantillons minéralogiques, entre autres des minerais à 80/0 de mercure ; enfin, une machine à fabriquer des cartouches de guerre, due à M. Scleskowitch et venant de l'arsenal de Krugoujévatz.

On trouve en un mot, à l'Exposition serbe, les traces d'une étude constante, active, et des progrès les plus sensibles.

L'homme à l'activité duquel est due la réussite de cette entreprise, nous voulons désigner M. Goudovitch, est un ancien et excellent ami de la France. Après avoir fait ses études à l'Université de Belgrade, il suivit, à Paris, les cours de l'École des Mines. C'est sous son impulsion qu'ont été construits les chemins de fer serbes. Il aime son pays par-dessus tout, et son ambition est de le placer au premier rang des États de la Péninsule Balkanique.

C. ALBERT.

LA

GRANDE GALERIE CENTRALE

La galerie qui, du Dôme central, conduit à la Galerie des Machines, est le plus magnifique vestibule que l'on puisse rêver pour les quatorze galeries latérales où sont exposés les produits de notre industrie nationale. Les architectes lui ont donné, à cause de ses dimensions (hauteur et largeur) ; le nom de *Galerie de trente mètres* ; mais le public l'appelle l'*Allée des portes merveilleuses*, et c'est ce titre qui lui restera.

Nous sommes là au cœur même de l'Exposition et si nous n'avions pas pour nous seconder dans notre tâche les dessins de nos collaborateurs, nous serions bien empêché d'avoir à décrire de telles magnificences. A droite et à gauche de l'immense baie qui donne accès à ce vaste hall, on a placé, sentinelles glorieuses de l'industrie française, les expositions des manufactures de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais. Là, s'étalent les tapisseries de haute lisse et les tapis veloutés de la Savonnerie ; dix-sept tentures composées par M. P. Galland et destinées à la décoration du salon d'Apollon au palais de l'Élysée ; trois panneaux allégoriques qu'attend la chambre de Mazarin à la Bibliothèque Nationale. Un chroniqueur du siècle dernier, après une description des ateliers de la Manufacture royale de tapisseries, notait qu'il était impossible d'imaginer comment l'art d'imiter le pinceau avec des fils de laine pourrait être porté à un plus haut degré de perfection... Ce chroniqueur s'est trompé : les pièces d'une beauté grandiose qu'exposent les Gobelins prouvent que l'art de la tapisserie n'a fait que progresser depuis que Colbert résolut de le mettre sous la protection spéciale du Roi et de l'employer uniquement à son service.

Dans un vallon désert et pittoresque des bois de Versailles court un petit cours d'eau qui, sur les plans anciens, est désigné sous le nom de *Ruisseau des Gobelins*. La contrée est marécageuse et ce nom s'explique : on désignait sous ce nom de *Gobelins*, au moyen âge, ces démons, lutins ou esprits follets, qui hantaient les lieux solitaires et qui, le soir venu, s'amusaient à égarer les voyageurs attardés en prenant la forme d'une petite flamme bleue. Ce ruisseau, qu'on appelle aujourd'hui la *Bièvre*, était alors renommé pour la qualité de ses eaux : un teinturier s'était établi sur ses bords, et ce voisinage lui avait fait donner le surnom de *Jean le Gobelin*.

La famille des Gobelins était déjà riche et avait renoncé à son industrie longtemps avant Colbert, et ce n'est qu'en 1667 que fut rendu l'édit qui procura un état stable à la manufacture dont le célèbre Lebrun, premier peintre du Roi, eut la direction.

L'exposition de la tapisserie et de Sèvres sert d'admirable préface à la grande galerie centrale dans laquelle nous entrons; quel éblouissement! A droite et à gauche, des portiques étincelants d'or, de marbre et de fresques laissent apercevoir à l'infini les perspectives des galeries des groupes divers; chacun de ces arcs de triomphe juxtaposés semble donner accès à un palais des *Mille et une Nuits*: c'est la porte des tissus avec ses colonnes d'onyx et ses peintures représentant des fileuses; celle de la chasse et de la pêche avec son fronton représentant une proue, ses troncs d'arbres servant de piliers et supportant en manière de trophées des vautours, des aigles, des cerfs, des gazelles; c'est, plus loin, la merveilleuse entrée du palais du fer... mais ne détaillons pas; accompagné de nos dessinateurs, nous reviendrons examiner à loisir toutes ces merveilles; aujourd'hui c'est une impression d'ensemble que nous voulons conserver. Dans l'ordonnement primitif de cette galerie, on avait décidé de la débarrasser de tout *impedimentum* et de la laisser libre à la circulation de la foule, on est heureusement revenu sur cette idée; et les objets, les monuments, les constructions de toute sorte qui y ont trouvé place ajoutent encore l'imprévu de leurs silhouettes et de leurs couleurs à la majesté et à la grandeur du coup d'œil. C'est d'abord l'exposition de la Manufacture nationale de mosaïque, puis une grande chasse d'or destinée à servir d'autel à Saint-Ouen de Rouen; viennent ensuite les soieries de Lyon, les bronzes, les orgues, le monument de La Fontaine où, autour du buste du *bonhomme*, les bêtes viennent familièrement conter leurs aventures. C'est encore, dans une grotte d'où s'échappe une source claire, une mosaïque de Diane mirant dans l'eau son corps de déesse; le trophée des métaux, véritable monument formé d'énormes fûts de colonnes en cuivre, en fer, en plomb; c'est enfin la colossale fontaine de Bartholdi, destinée à la ville de Bordeaux, que composent quatre chevaux fougueux entraînant le char d'une déesse qui les retient avec des rênes de fleurs.

Et de cet immense hall monte sans cesse un bruit très particulier et caractéristique, une sorte de symphonie composée des cris d'étonnement de la foule, du bruit des pas des visiteurs, des graves accords des orgues exposées, auxquels vient se joindre par instants le gai carillon du Pavillon de l'horlogerie; et, là-bas, dans une poussière lumineuse, s'étend, sous un ciel de verre, l'énorme Galerie des Machines, où, continuellement, ronflent et frémissent les volants gigantesques, les roues vertigineuses, les turbines infatigables... tout cela ajoutant, au spectacle des merveilles qu'on a sous les yeux, je ne sais quelle vie fébrile et troublante qui donne à ce grandiose vestibule un cachet de force triomphante et de splendeur inoubliable.

G. LENOTRE.

NOS COLONIAUX A TABLE

La revue du 14 juillet a été un triomphe pour nos braves soldats des colonies, elle a attiré plus que jamais l'attention sur eux, et l'on s'est demandé quelle était leur manière de vivre parmi nous, leur genre de nourriture, etc. Ce que nous avons vu à cet égard nous permet d'espérer que ces braves gens garderont un assez bon souvenir de la cuisine française, et

ne se plaindront pas, en tous cas, d'avoir été *écorchés*. Il existe, en effet, à l'Esplanade des Invalides, sous l'enseigne: *Fourneau économique*, un restaurant modeste, mais propre, gentiment servi, où les consommations les plus chères reviennent à la somme fabuleuse de dix centimes. Ce serait absolument incroyable si nous n'ajoutions que la charité « est dans l'affaire ».

Un grand nombre d'honnêtes travailleurs y prennent leur repas dans les prix doux, car la maison ne se rattrape pas sur le vin: elle n'en vend point, mais permet d'en apporter.

L'établissement se trouvait tout indiqué pour servir de popotte à nos braves coloniaux, logés, comme on sait, à l'Ecole Militaire, mais qui reçoivent la haute paye et peuvent, de la sorte, choisir la nourriture à leur convenance. Les détachements envoyés à l'Exposition se composent de tirailleurs annamites, de tirailleurs et de spahis sénégalais, de cipayes. — troupes chargées de la police dans nos colonies de l'Hindoustan, — enfin de tirailleurs sakalaves détachés du corps récemment créé à Madagascar.

Ces hommes ne sont pas venus à Paris en simples touristes, pour voir l'Exposition, tant s'en faut: ils se voient astreints au service de garde des installations coloniales, et tout le monde admire leur discipline et leur belle tenue sous les armes.

Chaque jour, le fourneau économique de l'Esplanade réserve certaines heures à nos frères noirs ou jaunes, à l'exclusion de tout autre consommateur, et il se forme alors autour des tables propres, recouvertes de nappes blanches, des groupes bien intéressants à observer.

Tout ce monde a l'air « gai et content ». Les plus bavards sont les Annamites, Tonkinois ou Saïgonnais; ils jacassent comme des pies. Tous, du reste, doivent avoir un appétit solide; mais, malgré la figure avenante de la jeune fille qui les sert, ils semblent tenir notre cuisine pour moins succulente que les mets de « chez eux ».

Naturellement, cette promiscuité de races si diverses autour d'une même table ne saurait manquer de hâter l'avènement de la grande fraternité universelle! La langue sépare quelquefois les convives, mais un même goût les réunit. Exemple: le cipaye de l'Inde et le tirailleur de Madagascar qui, sans se concerter, se trouvent avoir demandé tous les deux du riz; il y a donc communauté de vues entre la péninsule asiatique et la grande côte africaine! Voici un Tonkinois savourant le thé national: la patrie est retrouvée! Ici, c'est un Sénégalais complaisant en train de desservir la table: il sera donc toujours vrai, le vocable: *travailler comme un nègre*! Enfin, le dernier dessin nous montre un pâle Indo-Chinois se versant une bouteille d'eau claire: l'appareil semble pour lui le philtre de la suprême félicité!

MARS.

LE SOURIRE A L'EXPOSITION

Constater le grand, le juste succès de l'Exposition, répéter avec les étrangers qu'elle est une utile et belle chose, c'est énoncer une vérité banale à force d'évidence.

Quoi de plus émouvant, par sa puissance sobre et continue, que la Galerie des Machines, avec ses appareils mystérieux qui se meuvent, ses géantes roues qui tournent, ses volants qui battent l'air: tous obéissant à un rythme supé-

rieur dont on entend ronfler la vie étouffée et sourde?

Quoi de plus gracieux, de plus élancé que l'intérieur du grand dôme des Beaux-Arts? Quoi de plus curieux que les portes ornées découvrant l'enfilade des galeries? Et surtout, cette admirable porte, ce monstrueux ajustement de pièces de fer forgées, où des rivets pointus comme des épées et des disques bombant comme des boucliers, forment de gigantesques panoplies, et qui s'ouvre, magique et sombre, comme le porche du Palais du Fer?

Quoi de plus pittoresque que les spectacles annamites, les danses javanaises, espagnoles? Et quel plaisir d'art plus intense que celui qu'on éprouve à parcourir les galeries de peintures du salon décennal et surtout centenal, sans oublier les étrangers, comme Uhde, dont le tableau de la *Cène* est si empoignant de sincérité.

Oui, certes! l'admiration devant tant de merveilles s'impose aux visiteurs les plus rebelles, les plus hostiles, s'il en est. Et ils la ressentent d'autant plus vive et profonde qu'ils reviennent plus souvent, et aux heures de demi-solitude, le matin, par exemple, car la poussée et le tohu-bohu des foules empêchent tout rêve et toute concentration d'idées.

Cette impression, imposante de grandeur et de variété, toutefois, on l'éprouve surtout, je le répète, aux explorations successives, en des examens approfondis. Car une première visite ne laisse guère qu'une sensation confuse d'éblouissement, d'amusement pittoresque et même parfois de léger comique.

Oui, de comique. Et en quoi cela diminuerait-il l'Exposition? N'est-il pas naturel de trouver, en ce pays de Babel, de petits disparates, d'infimes dissonances? Et quand on a devant soi un pareil monstre vivant, faut-il s'étonner d'y rencontrer quelques verrues, imperceptibles dans le glorieux ensemble?

Or, l'homme est ainsi fait qu'il ne peut, sans une disposition d'âme particulière, ou un entraînement préalable, ressentir le grand, le compliqué, le beau: car il en est vite étourdi; tandis que ce qui est petit, grotesque ou laid, le frappe vivement, au contraire, et le porte à une gaieté inoffensive, et d'autant plus involontaire, que *rire*, a dit Rabelais, *est le propre de l'homme*.

Et le moyen d'y échapper, un jour de première visite forcément superficielle, au heurt de tant de sensations vives, et de mille associations d'idées, où l'imprévu est tout!

Qu'on se défende, par exemple, de ce malaise singulier qui précède le rire, dans la rue du Caire, si jolie, mais si enlaidie par les affreux indigènes de Montmartre ou des Batignolles, qui hurlent avec un accent de parodie: « Bommebon! Bommebon! »

Sera-t-on plus impassible devant la Vénus de Milo — (prière de ne pas y toucher!) — ce prodigieux accouplement de l'art et de l'industrie, dont l'idée seule vous chatouille l'épigastre, partagé que vous êtes entre l'étonnement de voir là ce chef-d'œuvre, et l'envie gourmande de lui manger le nez?

Ne souriez-vous pas encore, incoerciblement, devant l'appareil pour combattre les lions, et qui se compose d'un habit de cuir hérissé de piquants, de manchons en tôle pour garantir les mains, et d'une tige de fer pendant comme une queue, qu'on enfonce dans le sable afin de s'adosser contre et de tenir bon contre la bête?

Mais il est des sensations d'un comique plus subtil. Par exemple: les affiches du chemin de fer intérieur annoncent, en toutes les langues:

— « Prenez garde aux arbres ! » On lit cela en russe, en espagnol, en anglais et même en hébreu ! mais en allemand, on n'en voit pas. Est-ce une bonne farce afin que les Allemands non prévenus s'éborgnent aux branches ? Est-ce un oubli ? Serait-ce, mais je ne veux pas le

croire, un mauvais petit procédé indigne de la France ?

Tenez, encore ! Sortant d'une de ces baraques de thé où de drolatiques Chinois vendent des flacons antimigraïne, n'avez-vous pas éprouvé, à la vue de certains pavillons étrangers — celui

de Grèce, par exemple ! — ce sursaut que provoquent en nous les grands noms historiques ? La façade est ou paraît de marbre blanc. Le mot *Grèce* s'y incruste en lettres d'or : c'est simple et éloquent. Mais voilà que vous apercevez gravé au dessous : Sophocle ! Thémis-



LE PAVILLON CHINOIS AU CHAMP DE MARS.

toele ! Miltiade ! Euripide, etc. Autant de noms très anciens qui sonnent comme les coups tapés sur la grosse caisse de la réclame posthume ; et voilà le diable de petit sourire obstiné qui vous reprend !

Est-ce tout ? Non, vous l'avez encore aux lèvres, quand, entrant en *Perse*, prêt à y voir des choses merveilleuses, vous vous trouvez nez à nez avec des costumes du pays, qualifiés de leurs noms sur étiquettes et habillant quoi ?

d'affreux mannequins de Godechau ou du Pont-Neuf, auxquels on a collé des moustaches de Tartares !

Et le sourire vous suit ; il vous poursuivrait, Dieu me pardonne ! jusqu'au pied même de la Tour Eiffel.

Mais qu'est-ce que cela prouve ?

Rien. C'est une impression d'un jour, que la nuit efface : une impression parisienne, bonne enfant, et qui, pour gouailleuse qu'elle semble,

ne laisse pas que d'être cordiale et sympathique.

Revient-on le lendemain ? On ne pense plus qu'à explorer curieusement, sérieusement. Et quand on s'y est mis, on en a pour longtemps. Car l'Exposition est tout un monde, et l'on pourrait y venir, tous les jours jusqu'à la fin, qu'on y trouverait chaque fois quelque chose d'utile et de beau à apprendre et à admirer.

PAUL MARGUERITTE.

ro-
s?
Le
est
er-
nis.

e.
is
Et
s.
r-
on
le



SCAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

LA GRANDE GALERIE CENTRALE, DITE GALERIE DE TRENTE MÈTRES, AU PALAIS DU CHAMP DE MARS.

Ayuntamiento de Madrid

